Publ. Obs. Astron. Strasbourg
Sér. "Astron. & Sc. Humaines" N° 9

L'Astronomie de Martianus Capelia

LE BOEUFFLE A.
(Amiens)

L'ASTRONOMIE DE MARTIANUS CAPELLA

A. Le Boeuffle

*Martianus Cappella's astronomical theory in Book 8 of his **Nuptiae Philologiae et Mercurii** resumes the traditional themes to be found in the ancient works on Astronomy, together with some more unusual details ; it rectifies some mistakes or inaccuracies of his predecessors ; it also evinces a mainly platonic inspiration. Yet, the most original contribution is the theory of the heliocentric revolution of the planets Mercury and Venus. Martianus thereby reveals himself as a forerunner of Copernicus, as the latter acknowledged it.*

Le **De Astronomia** occupe le huitième livre (sur neuf) du grand ouvrage de Martianus Capella au titre curieux, "Les Noces de Philologie et de Mercure" ; composé dans la seconde moitié du Vème siècle de notre ère, il annonce déjà le Moyen Age par son affabulation allégorique servant de cadre à une encyclopédie des sept arts libéraux, qui comprenaient le **triuium** (grammaire, logique, rhétorique) et le **quadriuum** (géométrie, arithmétique, astronomie et musique). Cet ordre ascendant n'est donc pas fortuit et il place l'astronomie juste avant la musique, aboutissement suprême de toute culture harmonieuse. Nous pressentons déjà dans ce seul plan une influence de la philosophie pythagorico - platonicienne, même si Martianus n'est pas un néoplatonicien orthodoxe, mais a subi d'autres influences variées. De plus, dès le livre 2, il avait consacré un développement à la musique des sphères (§§ 169 - 199), ce qui attestait aussi une inspiration pythagoricienne. Pour nous limiter au livre 8, il comprend d'abord un prologue (§§ 803 - 813) qui le rattache ingénieusement à l'intrigue formant la trame de tout l'ouvrage. Astronomie, une des demoiselles d'honneur de cette noce, apparaît avec des ailes brillantes, une chevelure chatoyante, le corps parsemé de perles ; elle porte dans une main un livre, symbole de sagesse, dans l'autre un instrument qui

doit être une dioptré¹. Le personnage sera souvent représenté dans l'art médiéval : voir les cathédrales de Chartres, Laon, Soissons, Sens, Auxerre, etc... ; ce ne doit pas être une simple coïncidence si plusieurs de ces villes correspondent à des lieux où vivaient des commentateurs de Martianus Capella, tels Martin de Laon, Remi d'Auxerre, etc...

Donc *Astronomie* va expliquer aux convives le cours des astres ; cela constitue l'élément central du livre 8, qui peut se diviser en deux grandes parties de dimensions sensiblement égales : la première (§§ 814 - 849) expose des questions générales de cosmographie ; la seconde (§§ 850 - 887) concerne plus particulièrement les planètes (y compris soleil et lune, selon la conception antique). A l'intérieur de la première partie, une progression habile conduit d'une vision générale de la sphère céleste à un examen plus approfondi de la zone zodiacale où évoluent les planètes, le soleil et la lune, qui feront l'objet de la seconde partie.

Ce plan n'a de correspondant exact dans aucune oeuvre conservée de la littérature astronomique des Romains. C'est avant tout un travail de vulgarisation et d'initiation qui a pour but d'enseigner aux lettrés et en particulier à la jeunesse les notions fondamentales de l'astronomie antique. Ce caractère élémentaire de l'ouvrage rend malaisée la recherche de ses sources : l'auteur invoque l'autorité de prédécesseurs plus ou moins lointains, Pythagore, Platon, Eratosthène, Hipparque, Ptolémée. Mais un usage fréquent chez les compilateurs anciens consiste à prodiguer les références explicites aux sources indirectes et prestigieuses, tout en restant muet sur les ouvrages effectivement consultés. Des points de ressemblance avec des oeuvres antérieures n'impliquent pas des emprunts directs à celles-ci, mais peut-être à des sources communes ou à des manuels intermédiaires. Ces réserves faites, on peut admettre une influence de Varron et surtout de Plin l'Ancien, qui tous deux, par leurs goûts encyclopédiques, apparaissent comme des précurseurs de Martianus Capella ; celui-ci a dû lire encore Cicéron, Virgile, Vitruve, Hygin, Apulée, Aviénus, le plus récent adaptateur du poème grec d'Aratos, les **Phénomènes**, et quelques autres écrivains latins. Il ne faut pas non plus négliger des traces d'idées empruntées à l'hermétisme égypto-hellénique, ce qui ne saurait surprendre dans un ouvrage mettant en scène Mercure, c'est-à-dire Toth ou Hermès Trismégiste (trois fois grand).

Ainsi l'auteur nous enseigne par la bouche d'*Astronomie* (§§ 814 - 816) que le monde, constitué des quatre éléments, est sphérique et qu'en son centre le globe de la terre est immobile. Dans l'éther circulent les astres, c'est-à-dire les sept planètes et la sphère des étoiles, elle-même enveloppée d'une neuvième sphère sans astres, **anastros**, qui assure la cohésion de l'univers, selon une théorie pythagoricienne déjà évoquée par Cicéron (**Nat. Deor.** 2, 54 sq.) et Virgile (**Buc.** 5, 56 sq.).

Puis (§§ 817 - 837) Martianus décrit l'armature de cet univers qui consiste en dix cercles : les deux cercles polaires, les deux tropiques et l'équateur

¹ Cf notre *Lexique latin d'Astronomie et d'Astrologie* (L.A.A.A.), N° 430, p. 121

qui forment les cinq parallèles, puis les deux collures dont les plans contiennent l'axe des pôles et passent, l'un par les deux points équinoxiaux, l'autre par les deux points solsticiaux (ces cercles plus techniques étaient moins souvent nommés) ; ensuite le cercle zodiacal (dont l'obliquité est arrondie à vingt degrés) et la Voie Lactée (ce qui trahit ici une conception archaïque, encore éloignée de la notion mathématique de cercle linéaire sans épaisseur). Martianus ajoute un dixième cercle, l'horizon, qui varie suivant le lieu d'observation, alors que curieusement il néglige un autre cercle, propre aussi à la sphère locale, le méridien.

Après quoi, l'auteur énumère rapidement les 35 constellations ; mais à la différence de la plupart des cosmographes antiques (voir, par exemple, le livre 3 de l'**Astronomie** d'Hygin), il ne prend guère la peine de situer les étoiles sur les éléments de ces figures, qualifiant ces procédés d' "aussi désagréables qu'ennuyeux" (§ 840). Déjà cette imagerie céleste n'avait eu droit qu'au mépris de Varron (**Sat. Men.**, 280, "ils ne sont pas des astronomes ceux qui ont barbouillé le ciel de dessins") : l'idée provient de Platon (**Rep.** 7, 529 b) qui opposait la description du ciel conçu comme un plafond orné à la véritable astronomie fondée sur le raisonnement mathématique. Ainsi Martianus donne de l'importance à deux sujets, les cercles célestes et les mouvements planétaires : à la différence de la tradition qui dépendait d'Aratos, il renvoie non à un globe plein illustré, mais à une sphère armillaire ou même à un planétaire du genre de la sphère d'Archimède, dont il chantait les louanges au livre 6 § 585 (après Cicéron, **Rep.** 1, 22)² et ici au § 815 il évoque une sphère de bronze "formée d'anneaux" (cricotè).

C'est encore sous l'influence du platonisme qu'il ne présente pas un calendrier de levers et couchers d'étoiles (comme l'avaient fait Ovide dans les **Fastes** et Pline au livre 18 de son **Histoire Naturelle**)³, il ne veut pas ressembler à Glaucos dont se moque Socrate (Platon, **Rep.** 7, 527 d), ni faire de l'astronomie "à la façon d'Hésiode", selon l'expression ironique de l'**Epinomis** (990 a).

Martianus ne s'attarde pas davantage à raconter les légendes dont poètes et mythographes (tel Hygin au livre 2 de son **Astronomie**) ont paré les constellations, "récits imaginaires", dit-il au § 817 ; il substitue l'allégorie à la mythologie. On trouve la même attitude chez Fulgence, Isidore de Séville, Bède, Thierry de Chartres ; doit-on y voir une trace de christianisme ? Certes l'Église d'Afrique était très brillante depuis Tertullien, Cyprien et Augustin ; mais nous ne connaissons presque rien de la biographie de Martianus, dont nous savons tout au plus qu'il était un jurisconsulte carthaginois.

On trouve ensuite (§§ 841 - 843) un développement traditionnel dans l'astronomie antique⁴ : l'indication des étoiles qui se lèvent ou se

² Cf *Notre Ciel des Romains* (= C.d.R.), p. 34

³ Cf *C.d.R.*, pp 14 -23 et 147 - 151

⁴ Cf *L.L.A.A.*, pp 102 - 104

couchent en même temps que se lève tel signe zodiacal ; ces données sont délaissées par la science moderne, car elles ne sont valables que pour une époque et un lieu précis. De même pour la durée d'ascension et de déclin de chaque signe zodiacal (§§ 844 sq.) ; ce problème des ascensions obliques, résolu par la trigonométrie, avait longtemps tourmenté les savants anciens, sous l'influence des astrologues qui voulaient déterminer le degré ascendant d'un signe au moment d'une naissance (c'était là le sens premier du mot **horoscopus**)⁵

La première partie de ce livre s'achève sur la question de l'inégalité des jours au cours de l'année : l'auteur enseigne que le soleil se déplace sur un cercle excentrique plus bas que la sphère des étoiles ; il en résulte que les signes égaux du zodiaque sont traversés par lui en des temps inégaux : 32 jours pour les Gémeaux, 28 pour le Sagittaire (§§§ 846 - 849). Mais Martianus, déjà comme Pline (N.H. 2, 81 et 188), se trompe en croyant que les jours sont les plus longs quand le soleil traverse les signes les plus lents à se lever ; la cause réelle est la plus grande déclinaison de ces signes.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur revient d'abord (§ 872) sur la révolution annuelle du soleil évaluée à 365 jours 1/4, notion connue en Grèce depuis le VI^e siècle et introduite dans le calendrier romain par César en 46 avant notre ère. Ensuite il évoque (§ 873) l'inégalité des saisons selon les données d'Hipparque⁶, puis (§ 874) la place des points solsticiaux et équinoxiaux dans le zodiaque (Cancer et Capricorne, Bélier et Balance) et l'inégalité des jours selon les latitudes terrestres, ce qui le conduit à exposer (§§ 875 - 879) la théorie des **climata**, qu'il fixe à huit ; si, pour nous modernes, la latitude d'un lieu se définit avant tout par la hauteur du pôle en ce lieu, les Anciens la caractérisaient aussi par la durée du jour solsticial ; cette inclinaison (**clima** en grec) de l'axe polaire était considérée dans ses effets de température et de conditions météorologiques ; d'où le sens moderne du mot **climat**. Et l'on distinguait un certain nombre de zones terrestres (de 7 à 15), enfermant chacune le parallèle caractérisé par telle durée du jour solsticial ⁷

Après le soleil, Martianus traite de la lune (§§ 858 sq.) et il se lance dans le calcul de ses dimensions en adoptant un mode de raisonnement qui semble antérieur à l'époque d'Archimède et qui a recours à l'emploi d'une clepsydre : le diamètre apparent de la lune serait la 600^eme partie de son orbite (soit 36 minutes, chiffre un peu supérieur à la réalité) et cette orbite serait cent fois plus grande que la circonférence de la terre ; donc la lune serait le sixième de la terre ; Hipparque l'avait évaluée au tiers (en fait, 5/18, soit 0,27). Du moins, la donnée de Martianus a-t-elle le mérite d'être moins absurde que celle de Pline (N.H. 2, 49) pour qui la lune serait plus grosse que la terre !

⁵ Cf notre *C.d.R.* p. 13

⁶ Cf notre *L.L.A.A.* p. 258

⁷ Cf notre *L.L.A.A.* p. 92

Pour la révolution de la lune (§§ 862 - 868), Martianus sait distinguer les trois révolutions : sidérale, synodique (§ 865) et dracontique (§ 869) ; il connaît l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique et l'anomalie qui a pour résultat que la Pleine Lune n'est pas toujours au milieu exact de la lunaison en raison de l'excentricité de l'orbite. Il ne se contente pas des quatre phases populaires, mais mentionne les étapes intermédiaires pour aboutir au chiffre de sept phases : nouvel exemple de l'influence pythagoricienne où la mystique des nombres jouait un grand rôle ; sept était aussi le nombre des planètes. Deux autres chiffres sont chargés encore de signification symbolique : huit, chiffre de la perfection ; rappelons les huit **climata** ; les points équinoxiaux et solsticiaux sont situés aux huitièmes degrés des signes zodiacaux (§§ 824 et 828 à 830). Quant au nombre douze, il régit le zodiaque, tant pour sa longueur (12 signes) que pour sa largeur (12 degrés : § 834). Et au § 861, Martianus montre que les orbites planétaires sont multiples de douze : celle du soleil 12 fois plus grande que celle de la lune ; Mars 24 fois ; Jupiter, 144 fois ; Saturne, 336 fois.

Soleil et Lune conduisent l'auteur à parler de leurs éclipses, dont il explique les causes avec précision (§§ 869 - 871).

Mais le développement le plus important de cette partie concernant les cinq autres planètes. Martianus s'appuie sur deux postulats, dont le 1er est vrai : l'éloignement des planètes est d'autant plus grand que leurs révolutions sont plus longues. Leurs distances sont proportionnelles aux durées de leurs révolutions (leurs vitesses linéaires étant identiques). L'explication des mouvements planétaires avait bien embarrassé les Anciens. Nous savons que les planètes tournent autour du soleil, de même que la terre ; mais si l'on projette sur la voûte céleste le déplacement d'une planète tel qu'il est vu de la terre, le résultat est une ligne sinueuse, formant même des boucles : les planètes s'arrêtent, rétrogradent et après une nouvelle station reprennent leur marche directe. Les savants voulurent "sauver les apparences", concilier ces mouvements qui semblaient désordonnés avec l'idée que les corps célestes devaient avoir des courses régulières et parfaites, donc des orbites circulaires (postulat auquel même Copernic ne renoncera pas ; il faudra attendre Képler). Depuis Platon (*Lois* 7, 821 d), c'était un lieu commun de dénoncer l'inexactitude des termes qui définissent les planètes comme des "astres errants" et Martianus (§ 850) dit qu'il ne faut pas les appeler "errantes", mais "trompeuses" : **non planetas, sed planontas**. On savait que les planètes avaient un mouvement propres d'ouest en est, limité à la zone zodiacale, et qu'elles se répartissaient dans l'espace entre terre et les étoiles (§§ 851 - 854). Mais pour rendre compte plus précisément de leurs déplacements plusieurs tentatives d'explication furent successivement proposées : Eudoxe de Cnide avait établi une théorie des sphères planétaires homocentriques où la combinaison de mouvements circulaires de plusieurs sphères pour chaque planète prétendait justifier leur déplacement apparemment irrégulier ; le système avait été compliqué par Callippe de Cyzique et Aristote, au point d'en arriver à 56 sphères pour les sept planètes, mais sans réussir à rendre compte de certaines anomalies visibles de leurs révolutions, telles que leurs variations d'éclat. A la fin du

III^e siècle avant notre ère, Apollonios de Pergé avait imaginé une hypothèse qu'adoptera et perfectionnera Hipparque et qui était destinée à mieux concilier les apparences avec le postulat des orbites circulaires : on admettait que la planète se déplaçait sur un petit cercle (épicycle) dont le centre parcourait la circonférence d'un cercle déferent qui avait pour centre un point théorique situé à quelque distance de la terre (excentrique).

Dans la littérature latine de Pline l'Ancien avait été le premier à exposer ces théories (N.H. 2), mais il l'avait fait avec une grande maladresse, faute de recourir à un vocabulaire précis : il semblait admettre le système des déferents et des épicycles sans pourtant les désigner par des termes explicites : le mot **apsis** avait chez lui un sens vague. Au contraire, Martianus utilise les termes **epicyclus** (§ 879), **eccentros** (cinq fois : §§ 849, 855, 873, 884, 885) et il emploie **absis** de manière plus stricte que Pline pour désigner l'apogée de l'épicycle, alors que pour l'apogée de l'excentrique il se sert d'**Altitudo**. Mais les deux écrivains mêlent les explications rationnelles et géométriques des mouvements planétaires à d'autres causes mystérieuses empruntées à l'astrologie orientale⁸ : l'action attractive ou répulsive des rayons solaires sur les planètes qui s'exercerait spécialement en trine aspect (120°) et la théorie astrologique des "exaltations" selon laquelle les planètes atteindraient, chacune dans un signe précis, le sommet de leur puissance et de leur influence sur le monde terrestre (§§ 884 - 887).

Enfin le plus petit commun multiple de ces révolutions planétaires constituait la Grande Année, thème platonicien (Tim. 39 d) auquel Martianus fait allusion aussi (§ 868).

Mais l'intérêt principal de ce livre 8 réside dans le développement original sur les révolutions de Mercure et de Vénus. Ces deux planètes, nous dit clairement l'auteur (§§ 854, 857 et 879), tournent autour du soleil, tandis que celui-ci et les autres planètes tourneraient autour de la terre. C'est le système semi-héliocentrique, dont l'origine remonte au platonicien Héraclide Pontique (IV^e siècle avant notre ère). Il avait dû remarquer que les planètes inférieures Mercure et Vénus oscillent seulement de part et d'autre du soleil entre deux limites équidistantes (environ 28° pour Mercure et 48° pour Vénus), alors que les autres planètes peuvent se trouver à n'importe quelle distance angulaire de celui-ci et même en opposition à 180 degrés.

De toute manière, que l'on admette le géocentrisme ou l'héliocentrisme, Mars, Jupiter et Saturne englobent dans leurs orbites à la fois la terre et le soleil.

Pourtant l'hypothèse de l'héliocentrisme restreint à Mercure et Vénus n'avait guère eu de succès, pas plus que celle du pythagoricien Philolaos qui, un siècle plus tôt, avait imaginé un feu central autour duquel la terre et

⁸ Cf Pline, N.H. 2, 59 sq. ; 65 ; 69 - 71. Voir notre L.L.A.A., articles N° 479, 488, 965

les planètes tournaient, ni que celle d'Aristarque de Samos qui, un siècle plus tard, proposa un héliocentrisme intégral. C'est le géocentrisme qui triompha pour longtemps, avec le système de Ptolémée exposé dans sa **Syntaxis mathematica**, appelée plus tard **Almageste**. Cela peut s'expliquer par des raisons à la fois scientifiques et philosophiques : selon la logique géométrique qui prévalait dans l'astronomie grecque l'héliocentrisme offrait peu d'intérêt ; on ne considérait que des points sur des cercles : peu importait que l'un fût le soleil, l'autre la terre, ou que ce fût l'inverse. Avec la terre fixée au centre d'un ensemble de mouvements circulaires les calculs paraissaient plus simples et donnaient des résultats qui "sauvaient les apparences" ; en particulier, Hipparque pensait que si la terre tournait autour du soleil, il devait y avoir une variation annuelle dans la position des étoiles (la parallaxe ; de fait, elle existait bien, mais elle est difficile à observer) ; comme il n'avait pu la constater, il en conclut que l'héliocentrisme était à rejeter. Quant à Ptolémée, il s'appuyait sur le fait que si la terre tournait, les corps lancés en l'air resteraient à la traîne derrière elle. Avouons que dans notre expérience quotidienne nous ne sentons pas la terre bouger ; combien de personnes savent que sa vitesse de translation est de 108.000 km à l'heure et sa vitesse de rotation de 1.650 km/h à l'équateur et d'environ 1.100 km/h sous nos latitudes françaises ? Chez les Anciens, puisque la pesanteur était conçue comme une attraction vers le centre de l'univers et que la terre était jugée comme le corps le plus lourd, il semblait logique de lui réserver cette place médiane, alors que les étoiles formées de l'élément le plus subtil et le plus mobile, le feu, tendaient logiquement vers la périphérie. L'exemple de la lune qui gravite vraiment autour de la terre incitait aussi en vertu du principe unitaire, à admettre qu'il en était de même pour tous les autres astres. Enfin on pensait que le postulat du mouvement régulier impliquait les notions d'incorruptibilité et d'âme divine : or la terre était le domaine de la corruption, donc incompatible avec ce principe.

Le géocentrisme était particulièrement défendu par les Stoïciens.

Cependant la doctrine héraclidienne n'était pas totalement oubliée. On en devine une trace à l'époque d'Auguste chez Vitruve (**Arch.** 9, 1, 6) : "Quant à Mercure et Vénus, autour des rayons du soleil qui leur sert de **centre** et qu'elles **couronnent** de leurs déplacements..." ; mais Vitruve ne semble pas avoir saisi l'originalité du système et plus loin (**ibid.** 15) il se contredit en comparant à la course de fourmis sur une roue de potier les sept orbites planétaires concentriques.

Au II^e siècle de notre ère, Adraste d'Aphrodisias combina le système des épicycles et la théorie d'Héraclide en attribuant au soleil et aux planètes inférieures des épicycles concentriques. Nous connaissons cette opinion par plusieurs auteurs : le platonicien Théon de Smyrne (**Exp.** 33 sq.), Calcidius dans son commentaire du **Timée** de Platon (109 - 111) et Macrobe dans son commentaire du **Songe de Scipion** de Cicéron (1, 19, 6). Mais aucun ne s'exprime aussi nettement que Martianus, au point que certains critiques modernes ont refusé de reconnaître chez eux le système semi-héliocentrique. Et le témoignage le plus intéressant et le plus

convaincant est celui du plus célèbre théoricien de l'héliocentrisme intégral, Copernic, qui écrit : *"Il ne faut pas du tout mépriser, à mon avis, ce que Martianus Capella a écrit, pensant que Vénus et Mercure se déplacent autour du soleil qui est au centre"* (De Revol, Org. casl. 1, 10).

Ce qui devait conduire à adopter le système héliocentrique, c'était la situation privilégiée que les Anciens attribuaient déjà au soleil : sa position médiane au milieu des sept planètes dans l'ordre dit "chaldéen"⁹ ; le fait que la durée de révolution du centre des épicycles sur leur déférent était égale à l'année solaire ; enfin le fait que le rayon de l'épicycle des planètes supérieures était toujours parallèle à la direction du soleil.

De nos jours, on a porté des jugements très divers sur cette théorie défendue par Martianus, en y voyant tantôt une géniale anticipation, tantôt une survivance attardée d'une hypothèse boiteuse, alors que le système de Ptolémée semblait plus cohérent, puisque les centres des épicycles et des déférents excentriques y étaient tous des points abstraits. On constate ici les dangers d'un dogmatisme trop rationnel : les phénomènes du cosmos se prêtent moins que ceux de la terre à l'expérimentation directe et ainsi échappent plus longtemps à l'alternative du vrai et du faux.

Pour conclure, il serait absurde de juger l'ensemble de ce traité astronomique en fonction de nos connaissances modernes dans ce domaine ; il est plus raisonnable de le faire par rapport aux autres recueils de la littérature latine qui développent le même sujet. Dans ces conditions, on peut dire que cet ouvrage constitue un maillon important, une étape décisive entre Platon et Copernic ; tout en contenant certaines indications inexactes, incomplètes, banales ou même archaïques, il représente un progrès réel si on le compare à la plupart de ses prédécesseurs latins : il donne des détails précis qui, sans être originaux, sont pourtant absents de beaucoup d'autres manuels antiques ; par exemple, les durées inégales du séjour solaire dans les signes zodiacaux, les anomalies de la révolution lunaire, l'aphélie et le périhélie de la terre (§ 873), alors que souvent les auteurs antiques croyaient que le soleil était plus éloigné de la terre pendant notre hiver qu'en été¹⁰, etc... D'une manière générale, une des principales qualités de l'oeuvre est la clarté de l'exposition, une plus grande rigueur dans la terminologie, un souci constant d'instruire sans ennuyer, un style qui ne manque pas d'humour. C'est cette valeur didactique qui explique le succès de ce livre 8, non seulement en tant qu'élément des *Noces*, mais à lui tout seul ; car ce livre avait été parfois publié isolément et même dépecé pour en faire des extraits joints à d'autres fragments d'astronomie antique. Ce que nous serions tentés de considérer comme un défaut, le caractère assez rudimentaire de l'exposé, semble avoir, au contraire, contribué à la diffusion du livre dans la période médiévale. Il influencera Jean Scot Erigène et Gerbert ; l'école de Chartres en fera grand cas ; Bernard Sylvestre de Tours le lira assidûment ; il sera cité aussi par Honoré d'Autun, Guillaume de Conches, Barthélémy l'Anglais, Baudouin

⁹ Cf notre *L.L.A.A.*, p. 216, art. N° 965

¹⁰ Cf Cicéron, *Nat. Deor.* 2, 49 ; Pline, *N.H.* 2, 52 et 18, 277

de Courtenay, etc... Il faut d'ailleurs tenir compte de l'éclipse passagère qu'a connue l'*Almageste* de Ptolémée : traduit en arabe en 827, il n'a été ensuite traduit de l'arabe en latin qu'au XII^e siècle et le texte grec original n'a été retrouvé qu'au XV^e. Cela peut expliquer, en partie, la renommée de Martianus Capella ; mais aussi parce que son oeuvre laisse pressentir, au delà de la compilation astronomique, un niveau symbolique et initiatique qui, par la connaissance des mécanismes célestes, veut mettre le lecteur en communication directe avec les mystères cosmiques.

Bibliographie

AUJAC G. et divers auteurs : *"Avant, pendant et après Copernic : la représentation de l'univers et ses conséquences épistémologiques"* - XXXI^e semaine de synthèse, 1-7 juin 1973 - Paris, Blanchard (1975)

DUHEM P. : *"Le système du monde"* - Paris, 1913 - 1954, t. 3, 46 - 152

EASTWOOD B.S. : *"Astronomy and Optics from Pliny to Descartes"* - Ashgate Publishing Group, Aldershot (1989)

HADOT I. : *"Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique"* - Paris, Études Augustiniennes (1984)

NEUGEBAUER O. : *"A history of ancient mathematical astronomy"* - Springer Verlag - 3 volumes (1975)

RUSSO F. : *"L'explication des mouvements des planètes des Grecs à Klépler"* - Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences N° 30 - Paris (1990)

STAHL W.H. - JOHNSON R. : *"Martianus Capella and the seven liberal Arts"* - New York (1971)

TANNERY P. : *"Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne"* - Paris (1893) ; Hildesheim (1976)

WILLIS J. : *"De Nuptiis Philologiae et Mercurii"* - coll. Teubner, Leipzig (1983)

Nous avons déjà abordé le sujet, mais de manière plus succincte, dans un article de la *Revue d'Études Anciennes*, t. XC, 1988, 177-182.

Nous préparons une édition commentée de ce livre 8 pour la Collection des Universités de France (édition **Les Belles Lettres**)

--

Biographie

André LE BOEUFFLE, né en 1924, est professeur émérite à la Faculté des Lettres de l'Université d'Amiens. Agrégé de grammaire. Titulaire d'une thèse de Doctorat d'État sur le Vocabulaire latin de l'Astronomie.

A publié :

Dans la Collection des Universités de France (les Belles Lettres, Paris)

Germanicus	: <i>Phénomène d'Aratos</i>
Hygin	: <i>Astronomie</i>
Pline l'Ancien	: <i>Histoire Naturelle - livre 18</i> (en collaboration avec H. Le Bonniec)

Dans la Collection d'Études anciennes (Les Belles Lettres, Paris)
Les Noms Latins d'Astres et de Constellations

Aux Éditions Picards (Paris)
Astronomie, Astrologie, Lexique Latin (1987)

Aux Éditions de Boccard (Paris)
Le Ciel des Romains (1989)

et de nombreux articles de revues sur l'astronomie romaine.

*